E PÈRE NOËL EST DANS L'ESCALIER

uite de la page 92

lafonniers. Mi-auditorium mi-studio de prise e vues. Des écouteurs reposent de-ci de-là ; un ipper, un vrai, clignote à côté d'un orgue lectronique.

La cheminée enfin, sapins illuminés de chaque ôté, le manteau relevé, avec, au fond de l'âtre, ne empilade de coussins. Aussitôt je me débarasse de la hotte. Ces gosses m'étonnent, ils se aisissent un à un des paquets que je leur tends t les empilent sagement sans les ouvrir ! Je onge à la sauvagerie avec laquelle mes frères et oi nous jetions sur nos cadeaux, à qui la B.D., qui le ballon, à qui le couteau ?... Jonathan st le plus fébrile.

— T'as pas oublié mon robot ?

Comment le saurais-je ? Je le lui jure qu'il est i. Oui, celui qui fume une vraie cigarette (pourquoi pas un joint), qui chante et qui tue tous les Martiens (pourquoi pas les nègres ou les juifs, asse le spectre d'un nouveau racisme : l'interplanétaire). Colombe est plus subtile, au fur et à nesure qu'elle manipule ses cadeaux, elle cherche à en percer le contenu : « Ça doit être mon Babar mou, ma boîte à musique, mes oggings... »

Une fois ses paquets repérés, elle s'empare de eux paires de ciseaux, une pour son frère, une our elle. J'ignorais que des gosses de cet âge uissent être raisonnables et organisés à ce oint. Regardez la gamine, la façon dont elle se enche puis dont elle s'assoit en tailleur, la chemise de nuit ramenée sur les genoux. Une vraie etite femme. Elle en a les rondeurs, les gestes récis, le regard tour à tour et attentif et bienveillant. Passe le spectre de la pédophilie. En out cas, uniquement avec des petites filles, une etite femme comme celle-là. Elle ne grandirait amais, prendrait les choses en main et m'appelerait Papa Noël jusqu'à la fin de nos jours.

Jonathan ne trouvait pas son robot.

— Ne t'inquiète pas. Il est en bas dans le raîneau.

— Va le chercher !

Il se foutait des jolis petits rennes de son livre l'images.

— Va le chercher !

Chouette, la mi-temps. Je suis redescendu hez les concierges.

*
* *

Dans la loge, première chose : retirer la fausse arbe, le faux nez. Je me racle longuement es joues, je me masse le nez. Picotements. Le père Meynard, d'autorité, me verse un Ricard.

— Bien noyé. Je crève de soif.

Sa femme me fixe comme si j'étais une bête bizarre, un miraculé des camps de la mort.

— Tout s'est bien passé ?

— Les gosses n'ont rien vu, rien dit ? s'inquiète le mari.

Ils n'en reviennent pas. Rien vu, rien dit ? De nouveau la panique qui se faufile. J'accepte un autre verre.

— Ne buvez pas trop, objecte la femme.

— Ta gueule ! dit le mari.

— La tienne !

Ceux deux-là sont prodigieux. Leur petite loge, la soupe et l'apéro partagés, la couche commune, le grand fils aux armées, collés l'un à l'autre vingt-quatre heures sur vingt-quatre et, je le jure, leur dialogue tient en trois mots : ta gueule, la tienne. Ils prennent l'initiative à tour de rôle, à tel point qu'il arrive à l'un d'anticiper et de dire : la tienne avant que l'autre soit passé à l'offensive.

Je m'en foutais. La tienne... la leur... la nôtre... à la bonne nôtre... J'ai siroté mon Ricard — mon petit réveillon à moi — pendant que la femme rechargeait la hotte. Il y avait deux paquets que je n'avais pas remarqués. Enormes. Le premier était presque aussi grand que moi : ruban rose ; le second, plus ramassé : ruban bleu.

— Il va vous aider à les monter, décréta Mme Meynard.

— Ta gueule !

— La tienne !

J'ai remis la barbe et le faux nez. Picotements. Le concierge s'est enfourné avec les deux paquets dans l'ascenseur. J'ai pris l'escalier. Sur le palier, avant de me quitter, il a voulu que je le lui confirme que les gosses avaient vraiment marché. Promis, juré ! Il a descendu quelques marches et s'est planqué pour surveiller la scène.

La porte s'est ouverte au premier coup de sonnette.

— T'étais pas seul ? interroge Colombe la suspicieuse.

— Mais si, mais si !

Je lui fourre dans les bras son monstre empaqueté. « C'est pour toi ! » Elle s'en tape et me fait signe de le déposer contre le mur. Son cadeau, son joujou, sa fête, je le comprends en un éclair, c'est moi, le Père Noël. En chair et en os. Rien que pour elle. Y croit-elle seulement au Père Noël ? L'importance !... Dans la mesure où ça l'amuse, où ça lui convient... Quand j'avais son âge, mes frères avaient beau dire, je continuais de même à y croire, contre toute évidence. Elle me prend la main et m'entraîne vers la chambre des enfants. Jonathan, qui n'a encore rien dit, s'accroche à mes basques.

L'appartement est vraiment immense. Un long couloir et nous débouchons sur deux lits jumeaux, l'un tout en rose, l'autre tout en bleu — ils finiront par le savoir qu'ils sont fille et garçon. Lumières tamisées, rideaux partout sauf sur les placards qui ont des porte-miroirs, quelques photos d'animaux ; pas un jouet sinon deux bêtes en peluche qui reposent dans un fauteuil. Une bonbonnière mortuaire. Au fond une porte double entrouverte, un écriteau y est suspendu : « STRICTEMENT DÉFENDU AUX ADULTES. » Le Père Noël est-il un adulte ? Colombe m'engage à franchir le seuil. Le foutoir. Moquette pelée, murs barbouillés, une télé, une de plus, connectée avec une batterie de jeux électroniques, placards béants, jouets épars, livres déchiquetés. Les gosses y ont apporté les paquets de la première fournée. Je me sens mieux, je vide la hotte à même le sol.

— Mon robot, réclame Jonathan.

Nous fouillons tous les deux. Le voilà. Plutôt petit, miracle de la miniaturisation, avec des yeux qui roulent, une bouche qui ânonne, son radar et son laser à tuer les Martiens. Je me plonge dans le mode d'emploi, inutile, Jonathan est un spécialiste des robots. Il lui colle une des cigarettes spéciales dans le bec, l'allume avec un Cricket, puf ! puf ! Le monstre aspire, rejette la fumée par les trous qui lui servent de nez, porte son bras articulé à sa bouche, et baisse la tête : *« Thank you ! »*

— Qu'est-ce qu'il dit ? demande Jonathan.

— Merci, c'est de l'anglais.

Il est furieux et se met à trépigner.

— Je veux un robot français.

Français ? Qu'y puis-je si les parents se sont fait refourguer une version barbare ? Je m'embarque dans des explications confuses sur l'anglais langue internationale et vraisemblablement robotique. Le gamin trépigne de plus belle.

— Va me chercher un français !

Colombe nous observe en hochant la tête.

— Va plutôt lui chercher un pot. Pot-pot !

L'incontinence d'urine. Les trépignements. Jonathan ne mordille pas ses lèvres, il bave, il éructe, il les avale. « Robot français ! Robot français ! » D'un coup de pied il renverse le métèque qui, tout en continuant à fumer, puf ! puf ! dévide son couplet : *« I am* je ne sais plus qui *the killer. Martians beware !... »* Le laser entre en action. Eclairs violets à travers la pièce.

— Son pot, répète Colombe.

J'y vais, j'y cours. Dans la chambre, sous le lit, le voilà ton pot.

— Pas celui-là, c'est le mien. Le pot de Jonathan est bleu.

Pot bleu, pot rose, quelle importance.

— C'est pas hygiénique, poursuit la gamine.

De toute façon c'est trop tard. Jonathan a inondé son pyjama. Je l'aide à retirer le pantalon et je commence à penser que 600 francs ça n'est pas cher payé. Il refuse d'ôter la veste et s'essuie le ventre et les cuisses avec la partie sèche du pantalon. Son organe, minuscule, ressemble à un petit bourgeon. Colombe ne le quitte pas des yeux. Elle vient se fourrer dans mes jambes et me fait signe de me pencher. Elle a des choses à me dire, des choses secrètes.

— Est-ce que t'as un zizi, toi ?

Bonne question. Moi oui, mais le Père Noël ? Le sexe des anges... J'éclate de rire le temps de trouver une parade. Un zizi pour faire pipi, bien

Suite page 97 →